Document generated on 07/11/2025 11:21 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Les lèvres de Brel

Jean-Sébastien Lemieux

Number 127, Fall 2016

Ponctuation : signe que les mots ne peuvent pas tout dire

URI: https://id.erudit.org/iderudit/82740ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Lemieux, J.-S. (2016). Les lèvres de Brel. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (127), 43–49.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Les lèvres de Brel

Jean-Sébastien Lemieux

Au sortir de chez moi, le matin, j'entends le chant des cardinaux, il y en a plusieurs dans le quartier, ils se répondent, leurs voix font écho, dans une ville pourtant sans montagnes, mais pas sans côtes, demandez aux cyclistes, les cardinaux chantent en vrais envahisseurs, à la cime des arbres, des taches rouges, tenaces et fuyantes dans le ciel bleu, des points ajoutés les uns aux autres, séparés et liés à la fois, donnant lieu à la couleur, à un tableau moyennant un peu de couleur au bout des yeux, des points qui chantent, aussi, en séries de notes filées, sifflées du bas vers le haut, puis du haut vers le bas, ces points, ces taches s'échangent des informations, communiquent, leur réseau dessine des territoires harmonieusement gérés, respectifs à souhait, elles se posent une question, les taches, sans cesse la même, et se donnent une réponse, pareille chaque fois, difficile pour moi de savoir s'ils ne font pas ça seulement pour m'épater, les cardinaux, les taches dans mon ciel matinal, seulement pour me rassurer, moi, l'inquiet par principe, par conviction, puisque je ne peux faire autrement, pour remplir la journée de chants mélodieux aussi ordonnés que les paradis des facultés d'administration, point par point, moins la paperasse, moins le désir de tout contrôler, moins le besoin de gagner sa vie à gérer les autres, ils m'épatent ou plutôt je m'étonne à les écouter au fil de mes pas, à chercher leurs taches mouvantes, qui deviennent parfois des points, à peine des points, pour mes yeux, alors que leur chant, lui, continue de m'atteindre, vif, je m'étonne surtout des pensées que ces oiseaux m'amènent, des pensées à peine séparées ou liées les unes aux autres, après tout, il n'y a pas de ponctuation dans les idées, seulement des vides, des bonds, une sorte de dérive, d'un petit songe à l'autre, d'une phrase musicale inopinée à la suivante, bien sûr les oiseaux ignorent la musique qu'ils font à nos oreilles, voilà leur secret, ne pas avoir conscience

de la beauté de leur chant, ce qui place la beauté à l'abri de toute désillusion, à chaque ligne articulée à nos oreilles, modulée en question, répond une autre, découpée dans le son et l'air, vive, en cascade, en rivière, en chute qui aboutirait à la source, puisque la question découle de la réponse, voilà le chant des cardinaux sur le pas de ma porte ou un peu plus loin, il me rappelle mon enfance, ou plutôt son absence, dans mon enfance, le temps étant sujet à des contractions de plus en plus violentes à mesure qu'il accouche de lui-même, mon enfance paraissant s'éloigner davantage chaque jour, alors qu'il y a longtemps qu'elle est définitivement morte en moi comme en réalité, bien que je ne l'aie pas tuée d'une balle de plomb dans le corps d'un oiseau avant le vol, peut-être ne suis-je jamais sorti de l'enfance en fait, comment savoir, mes cheveux tombent et poussent de moins en moins foncés, mes articulations souffrent même si je respecte toutes les règles de la syntaxe du corps, je me vois fuir ma propre réalité, panique quotidienne de celui qui vieillit inquiet de sa vie, je me dis souvent que l'âge n'y fait rien, la maturité, tu cherches encore, les fruits à tes branches donnent des graines indigestes, en bouche tu as un goût de vin trop jeune, âcre, malgré les années en réserve, tu es encore à tes débuts, tu t'égares en toi comme dans des métaphores d'où tu ne pourrais sortir, avec l'âge tu as pris du poids, tout t'est moins léger au sortir de chez toi chaque matin où tu t'en prends à toi-même pour ton existence circulaire, parce que tu te sens fait pour le stellaire en entendant les oiseaux rouges chanter, tu te dis qu'il y a un quart de siècle, au moment où ton enfance n'était pas encore un autre projet avorté, il y a un quart de siècle, les cardinaux à ta latitude ne venaient pas, ne nichaient pas, n'existaient qu'au sud, loin au sud, dans des coins où les plages ont une fonction concrète plus d'un mois par année, aujourd'hui pourtant, un quart de siècle dans le futur par rapport au passé, est-ce à cause du réchauffement climatique, du recul des moineaux domestiques, de l'intervention improbable du ministère, du hasard ou de l'omnipotence d'un dieu absent, du moins pour les oiseaux, sinon il leur aurait enlevé

les ailes et le chant, leur aurait donné la parole et laissé leurs fientes, moins les plumes, pour qu'ils inventent la nudité et toutes les autres aberrations de l'enfance, voilà, avant l'arrivée du futur, des cardinaux dans ton enfance, il n'y en avait pas dans l'environnement tangible, maintenant par contre ils ont proliféré, se sont établis, toute l'année, ici, même aux mois où les plages n'ont pas encore éprouvé l'idée du réchauffement, depuis l'arrivée des premiers couples dans la ville, événement de la décennie pour les ornithologues amateurs, ton ami t'en avait parlé, on a tous, parfois sans le savoir, un ami ornithologue amateur, un ami à qui téléphoner lorsqu'on entend un chant d'oiseau sans parvenir à l'identifier, un ami qui écoutera au téléphone ton imitation du chant des cardinaux et te rassurera, ce sont des cardinaux, tu le sauras, en sifflant à peu près parce que tu chantes mal, ton ami reconnaîtra, et s'il n'était pas mort quelques saisons plus tard, on a tous, sans toujours le savoir, un ami mort quelques saisons plus tard, un ami ornithologue ou pas, un ami pongiste, une amie spécialiste des monstres du XIX^e^ siècle, un ami blanc en moto en Afrique noire, bref un ami mort dans un accident de voiture sans aucun lien avec les oiseaux, le ping-pong, les monstres ou l'Afrique, mais cet ami mort te fait prendre la mesure de tout ce que tu aurais voulu savoir sur les oiseaux ou l'Afrique et qu'il aurait pu t'apprendre, au fil de vos vies, par petites touches, s'il avait été encore en vie pour finir par te battre au ping-pong, il ne lui manquait que l'ascendant psychologique, pour une fois que tu avais l'ascendant sur quelqu'un, il a fallu qu'il meure sans répondre à toutes les questions que tu ne t'étais pas encore posées, c'est comme ça avec les amis, ils meurent en nous laissant en trop ce qu'on avait pour eux, des questions sur les cardinaux, sur l'Afrique réelle, sur les sports de raquette, d'ailleurs pourquoi n'as-tu plus joué au badminton, faire voler un moineau, tu t'en sentais le potentiel tant que tu jouais tout seul, dans ton enfance, et qu'il suffisait que le moineau ne retrouve jamais la terre, les amis meurent sans répondre aux questions que tu ne leur as jamais posées, sur les relations de travail quand on est un

homme au milieu de femmes, sur la monstruosité d'une civilisation qui a perdu le sens du rythme, le sens du temps, sur la paternité quand on se l'est fait refuser, prétendre que les enfants n'ont pas besoin de père, ou de mère, même si ça n'a rien à voir, ça revient à dire que les peuples n'ont pas besoin de démocratie, c'est vrai, mais ça tue, personne n'a besoin des illusions pour vivre, pour mourir sans être un monstre, par contre, ça aide, tu entends les cardinaux ce matin et l'autre te parle depuis sa mort, sans un bruit, évidemment, avec les lèvres seulement, le visage surgissant d'un bout de ciel devant toi parce que la mort fait tache malgré le chant des oiseaux, et tu ne sais plus les traits de ton ami, les traits qu'il aurait malgré ton souvenir, maintenant ce n'est plus ton ami devant toi, ce sont les lèvres de Brel, qui pourraient remplacer toutes les lèvres du monde et réveiller l'humanité morte en nous seulement en apparaissant dans l'idée d'un promeneur au sortir de chez lui, voilà les lèvres de Brel devant toi, non pas qu'elles chantent tel un cardinal ou un ami mort, mais elles jouent leur petite pièce, leur drame intime, à chaque mot qu'il chante, Brel, devant toi, une goutte de sueur tombe en toi, tu sens l'effort qu'il faut pour vivre, tu te sens héros, tel que tu ne l'as jamais été, as-tu jamais attendu de l'être, une goutte tombe du front de l'humanité comme si tu en faisais partie, comme si tes traces, tes pas, puisque tu ne laisses rien derrière toi, étaient ceux de l'humanité en personne, voilà le pouvoir des lèvres de Brel, ton ami te parle depuis sa mort sans rien dire et toi tu entends le sourire charnu de Brel dire qu'il est mort comme si tu savais qu'il est encore vivant, t'es pas tout seul avec l'ombre des oiseaux à rêver, tu te rappelles toutes ses chansons, Brel, ou plutôt l'incarnation chaude de sa voix dans ses lèvres, même si tu ne l'as jamais vraiment vu, Brel, c'était avant ton enfance, toujours dans le futur, même si tu n'as jamais su chanter ses chansons ailleurs qu'en toi, même avec ton ami mort, tout le monde a un ami avec qui, quand il était vivant, quand vous étiez jeunes, quand vous aviez trop bu, bras dessus bras dessous, en pleine rue la nuit, vous vous faisiez tomber pour

vous faire mal, sans savoir que c'était pour vous sentir exister, et vous chantiez Brel à tue-tête puisque personne d'autre n'aurait su le faire, mais ensemble, déjà malgré la mort, c'était une autre époque, le temps ne résistait pas au temps, tu te retrouvais sans te chercher, les amis n'étaient pas morts, les cardinaux se faisaient rares, tu ne reconnaissais pas encore leur chant, tu savais ne pas chanter Brel, par contre, ensemble, avec ton ami, alors que les autres adolescents n'avaient aucune idée de l'existence de ces lèvres, du théâtre de ces lèvres qui ajoutaient une couche de rouge, ce pourrait être une autre couleur, une couche de douleur aux mots, une couche absente des dictionnaires, mais éclatante dès que Brel ne cesse pas de chanter en nous avec le mouvement de ses lèvres, la sueur tombée sur son visage, l'épuisement des mots qui se taisent dans sa voix, ses lèvres continuent de bouger après tout, en silence, en nous, il ne chante plus, il imite l'accent belge, sans parler, puisque les mots n'auraient plus aucun sens, alors que justement quand Brel se tait, chaque chose, un moineau sur le sol, un monstre entre deux pages, un conte africain, chaque chose trouve sa place dans le chaos d'un univers asymétrique, même le disparu, même toi, même l'ami mort qui t'accompagne ce matin avec Brel quand Brel se tait après tout tu pourrais bien savoir où aller contre toute attente, tu voudrais fermer les yeux comme l'ombre d'un chien et garder ton ami mort dans ta main, sauf qu'au moment où tu t'imagines prêt à le faire, quand tes paupières acquiescent dans le jour, prêtes à la fin de la lumière, une présence se superpose à celle de Brel, à celle de l'ami mort que tout le monde a perdu, un visage de femme cette fois, les yeux fermés, la bouche ouverte, en extase faudrait-il dire si d'aventure tu t'adressais à quelqu'un, à un ami aussi improbable que la mort, pour lui décrire ce visage, qu'il le voie ou non ce visage de Bartoli, parce que c'est bien d'elle qu'il s'agit, elle chante un air de Mozart comme si tu avais pu l'écouter dans ton enfance, alors qu'elle appartenait encore au futur, aussi invraisemblable que cela puisse paraître, elle chante devant toi et l'éternité se matérialise dans ton rêve de

promeneur, avec un visage ouvert au mystère autant que des yeux fermés, autant qu'une bouche ouverte, comment douter, la voix de Bartoli tient la grâce entre ses dents, si elle en avait, des dents, parce que quand elle chante, on oublie, on voit le visage les yeux fermés, quand elle les ouvre aussi d'ailleurs, et on oublie, on oublie qu'une femme a des dents, un corps des viscères, la mort de tous les amis en elle déjà, on oublie qu'un être est autre chose qu'une âme trouée parce que la voix masque tout le reste, sauf le visage en pleine extase, le visage disant ce que la voix tient, dans ce petit air d'opéra de Mozart, qui n'est pourtant pas son *Requiem*, ce que la voix tient dans ce visage aux yeux fermés s'ouvre au commencement du monde, s'échappe du vrai, un monde où tout ce qui fait mine de résister à la corruption tient du miracle, car Bartoli, elle a la voix vraie, ça vibre et tu ne te dis pas qu'elle s'est exercée toute sa vie à ça, son père ou sa mère ne l'ont pas contrainte à ça, impossible d'imposer l'extase à un enfant pour qu'il réussisse plus tard à être vrai sur scène, l'extase ne se commercialise pas, ne se vend pas, penses-tu, ce corps où souffle où vibre la musique d'un autre âge maintenant, Bartoli et Brel se superposent, deviennent le même visage, la même voix, le même souvenir de l'ami mort dans le chant du cardinal, une présence improbable, palpitante, un mammifère au sang froid, une étoile terre à terre, un poète écœuré des métaphores, de la confusion dans une pièce de Mozart, pourtant lumineuse, présumes-tu, elle fait semblant, Bartoli, elle n'éprouve pas véritablement ce qu'elle chante, elle perfectionne l'art de donner à croire, sais-tu, l'art n'est qu'une croyance parmi d'autres, ceux qui voient son visage se trompent, les cardinaux chantent dans le vide, leurs points ne forment pas de lignes, rien ne tache le ciel, elle n'est pas en extase, Bartoli, quand elle chante, elle mime, et c'est aussi vrai qu'un mensonge, son visage, ses douces tensions, le sérieux des yeux ouverts, ils regardent au-delà, là où il n'y a plus d'espace entre les idées, ils voient les monstres, ils chantent par-dessus la clameur des monstres, là-bas, dans une réalité bien plus importante que la nôtre, gages-tu,

Bartoli, elle donne à croire à une réalité autrement inspirée où elle se situe et te tire, tache par tache, point par point, le long des lèvres de Brel, comme un ami mort depuis longtemps, vous tous qui l'écoutez béatement prêts à sortir de chez vous comme si vous n'alliez pas le rencontrer ce chant pour vous appuyer, ce chant cardinal.